

Montbrison

La foire du duvet



La foire du duvet à Montbrison

Dessin de Henri Baudier

RESTONS un peu à Montbrison. Attardons-nous dans cette ville paisible et surannée avant de nous remettre à courir le Forez. Je m'y sens attaché par mille liens puissants et délicats. Il est vrai que la plupart des touristes s'y déplaisent et s'évadent promptement de ce gros bourg somnolent peuplé d'âmes léthargiques. J'avoue qu'au contraire rien ne m'enchanté davantage que cette paix profonde et cette monotonie.

Des savants très forts et à qui l'antiquité a livré tous ses secrets font de Montbrison une ancienne colonie romaine. Je suis trop ignorant pour appuyer leur opinion ou pour la contredire. Il y a des restes gallo-romains à Moingt, qui jouxte Montbrison ; et il est bien possible que les deux endroits n'aient fait jadis qu'une même ville. Une chose est démontrée ; c'est que l'accroissement de Montbrison remonte seulement au XIII^e siècle et que cette ville devint la capitale du Forez en 1441. De cette époque et du commencement du XVI^e siècle datent ces hôtels vénérables et ces belles et pittoresques demeures qui sont encore le charme et la parure de nos vieilles rues. J'ai un culte pour ces habitations d'autrefois. Elles me racontent mille choses plaisantes ou tragiques. Elles font revivre le lointain et mystérieux passé. Elles traduisent, par leur forme et leur ordonnance, la pensée, l'âme, le génie, les aspirations de ceux qui les édifièrent. Elles sont de l'idéal pétrifié, de l'histoire matérialisée. Je les aime comme si elles étaient des êtres vivants et comme si un cœur de chair, capable de me rendre ma tendresse palpait dans leur grand corps vacillant et meurtri. Et j'aime aussi, Montbrison, tes boulevards mélancoliques et démesurés. Je les ai suivis l'autre jour dans toute leur étendue et dans tous les sens, en flânant et en rêvant, le pas machinal et la tête pleine de fantômes. Les platanes transfigurés faisaient pleuvoir sur mes épaules leur frondaison fanée et je marchais dans la rouille mouvante et bruissante des feuilles amoncelées. C'est l'automne, pour l'année qui s'abîme sans regret dans l'éternité et c'est l'automne pour moi qui mourrai aussi et qui voudrais savourer auparavant, longtemps encore et dans sa plénitude, la joie paradoxale de penser et d'agir. Et la vue des feuilles mortes que le vent fouettait et dispersait m'a plongé dans l'affliction et rempli d'accablement...

Hier, jeudi, 18 octobre, s'est tenue dans nos murs la foire du duvet. Dès le point du jour, les routes de Saint-Anthème et de Saint-Etienne, qui se rencontrent sous ma fenêtre, regorgeaient de troupeaux, de camions, et de chars à bancs. J'ai endossé mon pardessus et je suis allé prendre

part aux réjouissances populaires. Comme je descendais la rue de la Caserne, M. Mille, pharmacien retiré, m'a abordé avec civilité et m'a demandé la permission de m'accompagner.

J'ai de la sympathie pour M. Mille, vieillard, aimable et cultivé. Il est ondoyant et divers. Il a le masque de Socrate et les manières d'un homme de cour. Il est simple dans sa mise et recherché dans son langage. Il chérit la vérité et il a un goût prononcé pour le paradoxe. Il est épicurien, mais avec des aspirations stoïciennes fortes et vives. Il aime la société mais il lui arrive de vivre quinze jours dans un grand éloignement du commerce des hommes. Il s'applique à l'étude des sciences, mais il est versé dans la connaissance des langues anciennes. Il se plaît à discourir des événements et des faits qui se sont déroulés à travers le temps, à en montrer les origines et à en déduire les conséquences. Il me dit :

- Vous alliez à la foire et vous avez raison. Vous donnez ainsi une preuve de sagesse et d'intelligence.

- Vraiment !

- Sans doute. Vous n'ignorez pas, je pense, que ces grands marchés publics, où l'on vend toute sorte de marchandises, sont vénérables par leur antiquité. Les Grecs et les Romains ouvraient à époques fixes des foires qui attiraient beaucoup de marchands étrangers. Il en fut établi dès le V^e siècle dans plusieurs villes de France et d'Italie. Celles de Beaucaire et de Saint-Denis demeurèrent longtemps célèbres. Beaucoup de foires avaient un caractère à la fois commercial et religieux. Je ne sais à quelle époque fut créée celle de Montbrison ; elle est au moins huit ou dix fois centenaire. Elle eut jadis une haute importance ; elle a évidemment dégénéré. N'importe ! Eût-elle perdu tout éclat qu'il n'en serait pas moins juste et raisonnable de rendre hommage, comme vous le faites, aux hommes clairvoyants et entreprenants qui la fondèrent et aux traditions anciennes qu'elle perpétue.

Nous arrivions au carrefour. La foire s'y annonçait par quelques étalages et par de sourdes rumeurs. Devant l'hôtel de la Tête d'Or, des chars acculés dressaient vers le ciel leurs bras suppliants. Un phonographe géant, installé sur l'avant d'une immense roulotte automobile, exécutait une marche guerrière. Deux rustres en blouse, au bord du trottoir, échangeaient de grossières injures. La foule grouillait, tantôt serrée et pressée, tantôt s'étirant entre les arbres le long des boulevards. Une odeur forte et lourde d'étable se répandait dans l'air. M. Mille reprit :

- Nous reviendrons en ces lieux tout à l'heure. C'est ici, vous le savez, au croisement de ces quatre voies confortables, que se tient plus particulièrement la foiré du duvet. Là-bas, c'est le marché, où l'on vend les choses nécessaires pour la subsistance et pour les différents besoins de la vie. Allons lui rendre visite.

Nous montâmes jusqu'à la place des Combattants. Une foule rustique l'emplissait. Et c'était un amoncellement et un éparpillement de comestibles, d'objets de toilette, d'instruments de travail et d'ustensiles de cuisine. M. Mille me tira par la manche et me montra près de nous une femme qui s'appliquait à sucer le bout de ses doigts. Il demanda :

- Qu'est-ce qu'elle fait ?

Elle vient de racler avec ses ongles une motte de beurre qu'elle a envie d'acheter. Elle s'assure à présent que ce beurre n'est pas rance. Cette pratique est courante chez nos ménagères.

M. Mille fit une grimace dégoûtée et regarda ailleurs.

Nous gagnâmes les boulevards, où se tenait la foire aux bestiaux. Des camions y stationnaient, rapprochés les uns des autres et déjà surchargés d'animaux.

Dans une cage trop étroite des moutons s'entassaient, piétinant l'un d'entre eux qui s'était accroupi et qui gémissait sans relâche. Des veaux, attachés à une corde tendue entre deux platanes se débattaient désespérément. Près d'une voiture de bohémiens, garée dans un coin, une vache s'était couchée, haletante et harassée de fatigue; et toute une marmaille en guenilles l'entourait, disant qu'elle allait mourir. Des agneaux bêlaient avec obstination, dolents et désespérés.

M. Mille aimait à citer ses auteurs. Il dit :

Homère raconte qu'Achille, vaincu par les prières du vieux Priam, consentit à rendre au père de son ennemi les restes défigurés d'Hector. Cependant il est de pauvres brebis qui appelle en ce moment à grands cris leur progéniture, et ceux qui la leur ont ravie restent sourds à leurs plaintes et nul ne la leur rendra. En vérité, l'homme est un monstre d'égoïsme et il gouverne les bêtes comme un cruel tyran.

Nous avons achevé le tour des boulevards et nous étions revenus à notre point de départ. M. Mille continua :

- Oui, l'homme traite les bêtes avec beaucoup d'injustice et d'inhumanité. Voyez ces sacs emplis de duvet. Ce duvet a été arraché aux oies de la plaine, qu'on a plumées toutes vives. Il est vrai qu'on les a plumées à l'époque de la mue. Je pense néanmoins qu'elles ont dû être pendant quelques instants assez mal à leur aise. J'ai vu une fermière des environs se livrer à ce travail. L'oie, excédée et martyrisée, lui donna un coup de bec. La femme se mit en colère : "Qu'elle est méchante !" Voilà en effet une oie qui avait un bien mauvais caractère !

M. Mille garda le silence durant quelques instants. Il reprit :

"Nous vivons sur un tas de formules trompeuses et il y a trop rarement une convenance exacte entre les expressions que nous employons et les choses que nous voulons exprimer. Ma fermière accusait son oie de méchanceté. Etre méchant, c'est être enclin à faire du mal. Or, la pauvre bête ne cherchait nullement à nuire, mais seulement à se défendre. Elle était dans son droit et il est vraisemblable qu'à sa place son bourreau en eût fait tout autant.

Nous déclarons de même que le loup est cruel parce qu'il mange des moutons. Mais comment ferait-il pour manger de l'herbe ou des fruits? Et nous, est-ce que nous dédaignons une côtelette bien grillée ? Si nous étions logiques, nous devrions traiter aussi de bêtes féroces la mésange, qui se nourrit d'insectes, et la puce et le moustique qui recherchent et boivent le sang de l'homme. Mais le moustique et la puce nous paraissent trop petits - nous ne songeons pas que chaque être a sa valeur relative - et la mésange nous rend des services et elle est mignonne. Nous lui pardonnons ses instincts sanguinaires pour les mêmes raisons qui nous font excuser la cruauté inconsciente des jolies femmes."

M. Mille sourit, puis demeura en observation. De l'autre côté de la rue, un adolescent de bonne mine lui faisait signe.

- Eh ! mais, je ne me trompe pas c'est notre ami Tristan, artiste-peintre et fonctionnaire de la République. Approchez donc, jeune homme!

M. Tristan vint à nous et nous souhaita le bonjour. M. Mille lui dit :

- J'étais en train de plaider la cause des oies. J'ai de la sympathie pour ce gros oiseau qui a jadis sauvé Rome. Il est subtil et sensé ; le vol des oies sauvages, qui est très élevé, s'effectue avec un ordre qui dénote une intelligence développée. Il a de la grâce lorsqu'il nage et il fait l'ornement des pièces d'eau dans certains jardins publics. Enfin il paraît capable d'attachement. Mais je vois bien que les oies dont je parle ne vous intéressent pas et que vous leur préférez les oies du frère Philippe.

- Qu'appellez-vous les oies du frère Philippe ?

- Vous ne connaissez pas les oies du frère Philippe'? Vous n'avez donc lu ni le *Décameron* ni les contes de La Fontaine ? Frère Philippe, raconte Boccace, dégoûté du monde, avait élevé son fils dans la solitude, au milieu des bois, pour sauvegarder son innocence. Un jour, il est obligé d'emmenner le jeune homme à la ville. Ils rencontrent une troupe de jeunes dames bien mises qui venaient d'une noce. "Qu'est-ce ceci ? fait le jouvenceau. Et comment cela s'appelle-t-il ?" Le père répond que cela s'appelle des oies. Le fils s'exclame: - " Que c'est joli ! Ne pourrions-nous avoir une de ces oies ? Nous la mènerions dans notre ermitage et c'est moi qui aurais soin de la faire paître".

M. Tristan écoutait ce récit avec intérêt et satisfaction.

- Moi aussi, déclara-t-il enfin, si l'on me donnait une oie de cette espèce, je la ferais paître avec plaisir ; puis, si elle y consentait, je la plumerais volontiers.

- Heureux âge ! fit M. Mille, avec un soupir.

Jules Troccon

La Région illustrée, organe régionaliste littéraire et touristique du Forez du Vivarais du Lyonnais et du Dauphiné, Saint-Etienne, n° 12, janvier 1935.